

Il tournait et retournait le papier entre ses mains d'un air perplexe, quand Lucie, qui y tenait encore les yeux fixés, aperçut deux mots qui y avaient été tracés au crayon.

Elle tressaillit en les montrant du doigt à Pierre.

Celui-ci lut :

— *Fuit imperator*. Qu'est-ce que cela veut dire? Que l'Empereur s'est enfui?

— Non, répondit Lucie d'une voix entrecoupée par l'émotion. Cela veut dire... :

« L'empereur est mort! »

— L'Empereur est mort! répéta Pierre, l'Empereur est mort! Ce n'est pas possible!

— Pourtant voyez, Pierre, reprit Lucie à demi pleurant, voyez : *les tristes nouvelles*. Ce sont celles-ci : *sous les murs de Moscou*. C'est là qu'il a été tué.

— Non, je vous dis que ce n'est pas possible! L'Empereur mort, allons donc! Il y a quelque machination là-dessous... et d'ailleurs, si l'Empereur est mort, n'y a-t-il pas le Roi de Rome?

— Sûrement, dit Lucie, le pauvre chéri!

— Alors, que viennent-ils nous chanter avec leur république! Il faut que j'éclaircisse tout cela.

Et, sans prendre la peine de dire adieu à Lucie, en dépit de la pluie qui continuait à tomber à torrents, Pierre se dirigea à grandes enjambées vers l'Hôtel de Ville.

Il y avait alors à Paris, près de la barrière du Trône, une maison de santé tenue par le docteur Dubuisson. Parmi ses pensionnaires se trouvait un ancien général de l'armée de Moreau, qui passait pour un républicain exalté, et qu'on appelait Malet. Déjà plusieurs fois le général Malet avait formé des complots contre l'Empereur, qui tous avaient échoué; mais il était considéré plutôt comme un maniaque que comme un homme dangereux, et, détenu d'abord à la Force, il avait obtenu, depuis quelque temps, la permission de subir sa peine dans la maison de santé du docteur Dubuisson, où il était toujours sous la surveillance de la police, mais gardé moins sévèrement néanmoins que dans une prison.

Il résolut d'en profiter pour tenter encore une fois de renverser le gouvernement. Le moment lui parut bien choisi; l'Empereur était au loin; des